

Hellixir

Jean-Baptiste Messier

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Dédicace :

À tous mes lecteurs et en particulier mes lectrices qui par leurs lectures, leurs commentaires ou leurs petites attentions me soutiennent dans cette aventure qu'est l'écriture.

Flower of love,

Patchwork

Patchwork

Définition du Petit Larousse :

— Ouvrage de tissu constitué par l'assemblage de morceaux disparates dans un but décoratif.

— Ensemble quelconque formé d'éléments hétérogènes, disparates.

Parce que notre vie parfois ressemble à des éclats de verre qu'on a du mal à rassembler pour en faire un tout cohérent, ce récit s'organise comme un patchwork, une mosaïque d'épisodes dont le lecteur devinera aisément la continuité.

Sommeil

Le sommeil est le seul lieu où je suis vraiment heureux. Dans certains de mes rêves, je me sens moi, viscéralement moi ; je suis en connexion avec ce que je suis vraiment, mes émotions, je suis sans masque.

Cette nuit, ou plutôt ce matin avant de reprendre conscience, j'ai rêvé d'une jeune femme. Elle me plaisait, j'étais amoureux. Celle-ci m'était connue, pourtant une fois réveillé, j'étais incapable de me rappeler si c'était une femme de mon entourage. J'étais plus amoureux dans mon songe que je n'aurais pu me sentir amoureux dans ma vie « réelle ». Car dans le quotidien, je me cache derrière le masque, le masque m'a envahi, et m'a coupé de mes vraies émotions, le masque social, le masque des conventions. Je suis devenu mon masque. Les gens, je pense, la plupart, ne vivent pas de manière intense ni vraie, en tout cas moi dans le jeu social, je n'arrive pas à faire épanouir mon besoin de relations profondes. Tout me donne une impression de superficiel. Il m'est impossible même avec ma partenaire du moment d'échanger réellement profondément.

Dans mes rêves, là je me réalise, je me retrouve, le sommeil est mon paradis quand les fantasmagories qui m'habitent me transportent dans un contexte, des situations qui émotionnellement me touchent fortement.

Dans mon quotidien, tout est d'une platitude désespérante. Peut-être est-ce la mort de mon père qui a réveillé ce besoin d'essentiel, ou qui m'a tout simplement bouleversé. Et je me rends compte combien la vie que je mène me blase. Mais les choix qu'on a faits dans le passé nous poursuivent de leur inertie. Il me semble impossible, et

sans doute est-ce la vérité, de changer de destinée. Mon caractère a façonné l'existence que je poursuis qui, à son tour, enchaîne mon comportement. J'ai voulu une situation matérielle stable et confortable, je l'ai, mais mon élan vital est brimé.

Il y a comme un jeu de double. Je ne sais pas si celui-ci est valable pour tout le monde, mais il est sans doute très répandu. Nous avons une personnalité publique et seulement à de rares moments, nous pouvons faire émerger notre moi intérieur, profond, notre identité intime. Internet, de ce point de vue là, par le nombre potentiel de contacts qu'il permet sans contrainte géographique et sans autre barrière que la langue, peut inciter à trouver des personnes avec qui nous pouvons parler de ce qui nous intéresse vraiment, sans fard, car paradoxalement la virtualité et la distance autorisent la liberté de l'échange tandis que bien souvent le contact physique opacifie la vraie relation à l'autre.

Fessée

— Souvenez-vous Paul, remontez dans votre enfance et dites-moi ce que vous vivez...

— Je peinturlure la porte de ma chambre avec des crayons de couleur. Je prends beaucoup de plaisir, je suis inconscient du fait que sûrement je n'en ai pas le droit. En regardant mon œuvre, je me sens tout excité et joyeux. Bien sûr ça ne ressemble pas à grand-chose, mais c'est très coloré. Puis je joue avec mes playmobils.

« Mais qu'est-ce que tu as fait ? Ça ne va pas la tête ! »

Ma mère est là, elle hurle contre ce que j'ai commis, elle crie contre moi. Elle me prend par le bras. Je vois ses yeux pleins de colère et sa bouche qui grimace. Son visage haineux. Elle me soulève, s'assied sur le lit, m'enlève mon pantalon et découvre mes fesses.

Et elle claque mon derrière. « J'espère que ça t'apprendra ! »

Ça me fait mal, quand je la regarde, je vois de l'excitation.

Je crie de douleur, de honte et d'humiliation. En même temps, je me rends compte que c'était mal d'avoir dessiné sur la porte de ma chambre.

— Très bien Paul, maintenant, je vais vous demander de refermer la porte sur ce souvenir et de quitter ce château dans lequel je vous ai fait pénétrer.

Une voix féminine et mélodieuse me guide.

— Est-ce que vous voyez le parc ?

— Oui.

— Le portail est-il maintenant derrière vous ?

— Oui

— Alors petit à petit vous allez revenir au présent, à votre vie d'homme adulte. Me suivez-vous ?

— Oui.

— Sentez-vous le tissu du canapé sous votre corps, vos fesses, le coussin sous votre tête ?

— Oui.

— Très bien, maintenant, vous allez reprendre tranquillement conscience de votre corps, de ce qui vous entoure, de la situation présente.

Je sens son parfum. Celui de ma psychologue, Aude. Je suis à nouveau totalement là. Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux pour la savoir là, derrière moi, vêtue d'un tailleur-jupe noir strict, mais pas trop, un léger décolleté qui laisse imaginer de bien jolies choses.

Je l'entends qui croise ses jambes, le crissement de ses bas l'un sur l'autre. Son stylo qui griffonne sur son carnet. Je finis par ouvrir les yeux :

— Vous croyez que ça peut expliquer mes difficultés relationnelles avec les femmes ?

— Hmm... Qu'en pensez-vous ?

Je pense que je me sens bien, là, dans son cabinet et que parfois je viens, non pour raconter mes histoires, mais juste pour la voir. J'ai envie d'elle. Je m'imagine retrousser sa jupe et la prendre en levrette. Mais dans mon fantasme, elle garderait toujours ce petit air sérieux même si je la limais à grands coups de queue. Une érection point. Je me tortille sur le divan, gêné. Je réponds à sa question... elle répond toujours à mes questions par d'autres questions, bref, c'est le jeu. Quand je pense que je ne la baiserais jamais.

— Tous les enfants ont eu des fessées, dis-je.

— Oui, mais vous n'êtes pas tous les enfants. Peut-être cela vous a-t-il marqué à cause de votre sensibilité propre ou encore à cause d'un autre élément.

— Quel autre élément ?

— Je ne peux pas répondre à votre place.

Et voilà, c'est toujours comme ça. Je ressens une brusque colère envers elle. Elle doit le sentir, elle a un mouvement de recul et se colle contre le dossier de fauteuil, mais elle garde le silence. Bien, je respire, j'observe tout ce qui se passe en moi. Je préférerais l'observer elle : quelle prise de tête.

— Quels sont vos sentiments vis-à-vis de votre mère ?

Cette fois-ci, mon énervement enfle. Mais qu'est-ce qu'elle cherche ? De manière abrupte, j'imagine qu'Aude porte un string noir. Mes mains se crispent, je respire. Comme si sa question me menaçait.

— Je l'admire beaucoup, elle est très forte.

Et le stylo qui gratte derrière moi.

— Paul, je pense que nous avançons, vous avez bien travaillé aujourd'hui : vos émotions étaient palpables.

Nous nous levons. Un mètre soixante-dix, un peu plus de la quarantaine, les cheveux longs bruns, des traits intelligents, un regard qui ne veut pas en dire trop. Derrière Aude, je vois sa bibliothèque riche de nombreux ouvrages qui traitent de psychologie et même d'ésotérisme. Son cabinet de consultation est meublé avec goût dans un style vieillot et chaleureux, le tout inspire un sentiment de bourgeoisie distinguée, raffinée, aristocrate. Poignée de main franche. Dehors, je respire. Comme si je venais de passer un examen, rendez-vous la semaine prochaine, même heure. Soixante euros.

Je regarde ma montre à tourbillons – un bijou de mécanique qui coûte les yeux de la tête ; dans une heure, un rendez-vous nettement plus excitant m'attend. En ce jour de printemps, une brise souffle agréablement.

Par l'entrebâillement de la porte, j'aperçois le charmant visage de Hong. Nous nous sommes contactés grâce à internet, sur un site de petites annonces. Dans la section « rencontres adultes éphémères », là où se nouaient les propositions indécentes, j'avais déposé une offre comme quoi je cherchais une jeune femme qui aimait les punitions. J'avais eu peu de réponses. En fait deux, une réponse vulgaire et sans intérêt pour moi, et la sienne, un peu sur le même ton tout en retenue que le mien. Nous nous étions envoyé des photos et je fus convaincu. Elle aussi peut-être, vu que grâce au karaté et au footing, mon corps

est bien entretenu, musclé finement. Plus de 1,80 m, les yeux bleus, un visage que les femmes s'accordent à trouver séduisant et mes cheveux poivre et sel. Sourire d'autosatisfaction.

Elle me reconnaît et me laisse entrer. Nous parlons un peu, elle sait ce qu'elle a à faire. Elle a revêtu une jupe kilt comme je lui ai demandé. Je m'approche. Son souffle s'accélère. Je passe ma main dessous la jupe et vérifie qu'elle ne porte pas de culotte. Je caresse un peu ses fesses au passage, mais je ne m'attarde pas. Je dépose 120 euros sur une commode. Son studio est petit mais propre. Une étudiante française aurait réclamé plus. Ses yeux marron en amande ne laissent pas filtrer ses émotions et les traits de son visage demeurent impavides. Pourtant, j'imagine, je sais qu'à l'intérieur les sentiments bouillonnent.

Je m'assieds sur une chaise. Docile, elle vient vers moi et se positionne sur mes cuisses pour recevoir une bonne fessée. Sa froideur, sa réserve, m'excite, je ne lui avais pas précisé comment se comporter dans nos échanges par téléphone, mais son attitude ne peut être meilleure. Je découvre son kilt et le remonte sur ses hanches. Elle a de petites fesses comme beaucoup de Chinoises. J'observe aussi le jaune de sa peau, la raie ombrée. Elle attend. Je passe une main entre ses cuisses. Elle frémit, mais ne proteste pas. Elle est légèrement humide. Peut-être est-elle excitée elle aussi, au-delà des appréhensions qu'elle pourrait nourrir. J'abats ma main une première fois, une claque sèche qui raisonne bien. Elle crie de surprise, je suis passé en un éclair de la caresse à la claque. Mais elle ne bouge pas. Peut-être cela lui rappelle-t-il aussi des souvenirs d'enfance, quand elle était grondée par son père ? Je continue à la fesser, je ne réfléchis plus, la colère qu'avait éveillée ma consultation avec Aude guide ma main. Hong gémit et retient ses cris. Elle ne veut pas que ses voisins entendent. Elle doit compter le nombre de claques. Ses fesses rougissent sous mes assauts. Dix ! J'arrête. Hong remue légèrement. Peut-être se demande-t-elle si je vais respecter mon engagement et cesser la punition. Je glisse ma main entre ses cuisses. Elle est bien humide. Je caresse sa chatte, l'étudiante chinoise prend du plaisir et se laisse faire. Je la doigte, j'aime l'idée de l'exciter malgré elle en quelque sorte, de voir qu'elle ne simule pas surtout. La claquer m'a

stimulé au point que j'ai un début d'érection. Je la pénètre encore de mes doigts, m'assure qu'elle est bien lubrifiée.

Maintenant, sa tête est au niveau de mon bas-ventre. Après avoir appliqué un préservatif, elle me pompe consciencieusement. Je ne pense pas qu'elle prenne de plaisir : malheureusement j'imagine qu'en un mois, elle suce pas mal de queues différentes. Sans doute est-elle blasée. En Chine, on dit « Je travaille comme un moine », c'est-à-dire avec abnégation. Je suppose que c'est ce qu'elle doit ressentir en ce moment. Quoi qu'il en soit, mon érection grandit, et elle suce toujours, s'attardant soit à lécher mon gland ou le reste de mon pénis. Elle caresse en même temps mes couilles et mon aine. Elle sait y faire. Nous allons sur son lit une place, je la pénètre doucement en levrette. Brusquement j'ai envie de l'aimer. Qu'elle prenne du plaisir. Elle a l'air sensible à ma délicatesse, son corps ne reste pas froid, elle vient se coller contre mon torse. J'en profite pour caresser ses seins menus. Ses fesses sont encore rougies de la petite séance qui a précédé et mon agressivité revient. Je la baise de plus en plus fort, elle laisse échapper des cris étouffés de plus en plus rapprochés. Enfin, j'éjacule en retenant une puissante exclamation. Hong continue doucement d'aller et venir contre mon pénis. Mes derniers spasmes deviennent presque douloureux. Je crois qu'elle a aimé.

Elle m'offre un thé vert, nous discutons, elle parle bien français. Visiblement elle a reçu une bonne éducation, ce doit être une excellente étudiante. Curieusement, elle essaie de me faire la morale même si en fait nous discutons agréablement. Je suis content, je sens que je suis sur le bon chemin, pourtant quelque chose ne me satisfait pas. Il faudra que je la revoie.

Promotion canapé

Nous y voilà. Je regarde Chantal rentrer dans mon bureau. J'ai remarqué son petit manège, de toute manière il aurait fallu que je sois aveugle pour ne pas le voir. Chaque jour, elle me dit « bonjour », me sourit. Quand elle le peut, elle m'effleure. Une fois, elle a même frôlé de sa main mes fesses tout en discutant de façon animée avec une collègue : l'air de rien donc. Toutes les femmes savent dans mon service que je ne suis pas insensible à ce genre d'attention, que je suis un homme à femmes. Aujourd'hui, elle porte une jupe beige qui remonte légèrement au-dessus des genoux, ainsi qu'un chemisier transparent. Elle fait quelques pas dans ma direction après avoir fermé la porte du bureau.

— Paul, je peux vous parler en privé ?

— Bien sûr, avec plaisir.

Ce n'est pas une simple formule. Chantal malgré sa quarantaine passée est le type de femme qui m'attire, je ne fais pas semblant de rester insensible.

— Voilà... Cela fait maintenant six ans que je suis à mon poste, je pense que je fais bien mon travail... et pourtant je stagne.

Elle est gonflée... Son travail n'a rien d'exceptionnel. Étant chef de service, je sais bien qu'elle n'a pas un taux de succès extraordinaire, il est même inférieur à la moyenne.

Courageuse, elle a pris le parti de s'asseoir sur un coin de mon bureau. Je n'ai qu'à tendre le bras pour caresser sa cuisse. Au moins, l'intention est franche. Je me lève sans rien dire, et ferme la porte de mon bureau à clé. Je reviens vers elle et m'assieds. Bien installé dans mon fauteuil en cuir, j'attends la suite. Je jouis de ma position.

Je me revois dans une situation similaire à la sienne avec ma chef d'alors. Elle s'appelait Sonia, un peu moins de la cinquantaine, une ambitieuse au caractère masculin, elle s'habillait toujours en tailleur-pantalon. Je m'étais même demandé si elle n'était pas lesbienne. J'ai rapidement compris que non à la manière dont elle se collait contre moi à la moindre occasion. Elle n'était pas mon type, Sonia. Trop orgueilleuse, trop dominatrice, des formes un peu trop opulentes, un visage quelconque, mais une bouche aux lèvres épaisses. J'imaginai qu'elle devait bien sucer. En fait, c'était surtout son caractère qui me gênait. Un jour en soirée, elle était venue dans mon bureau, tout le monde était parti, je bossais mes dossiers dans l'espoir de monter dans la hiérarchie, j'avais plusieurs fois exprimé mon désir à Sonia qui s'était contentée de m'écouter.

— Paul, vous êtes vraiment motivé pour avoir cette promotion ?

— Bien sûr, je veux devenir chef d'une agence et grimper les échelons.

Sonia, en face de moi, colla ses cuisses rondes contre mon bureau et appuya ses mains dessus. Ses seins volumineux entrebâillaient son chemisier d'un décolleté trop voyant. J'en profitais quand même pour observer sa chair constellée de grains de beauté. Bien sûr, on sentait le corps d'une femme mûre, mais qui gardait de la fermeté.

— Il y aurait peut-être moyen de s'arranger, dit-elle avec une flamme lubrique dans les yeux et en me fixant du regard.

Instinctivement, je compris à quoi elle faisait allusion, mais j'étais surpris et ne sus comment réagir. Je n'avais pas l'habitude d'être la proie, c'était même quelque chose qui me déplaisait de prime abord. Comme je ne répondais rien à sa suggestion, elle continua :

— Si vous êtes intéressé, lisez ceci.

Elle me tendait un carton d'invitation. Je le pris comme un automate. Pendant que je le lisais, elle passa derrière mon bureau, se colla derrière le dossier de mon fauteuil et me caressa le torse. Je sentis sa chevelure m'effleurer le cou en même temps que son parfum lourd tillait mes narines. Mon cœur battait à tout rompre. Je devais m'avouer être excité par cette situation inattendue et malsaine. Elle avait indiqué son adresse, la date et l'heure : j'avais deux jours pour réfléchir. Je compris que c'était à prendre ou à laisser. Sonia

passa une main sur mon visage et me gratifia d'un bisou, d'ores et déjà comme si elle me considérait comme sa chose. Très excitant. Puis elle sortit de la pièce en ondulant tranquillement des hanches et de son magnifique cul. Je dénouai ma cravate pour mieux respirer. Je regardai le plafond et dus admettre l'évidence : je bandais comme un cerf.

Les deux jours qui suivirent, Sonia m'évita consciencieusement comme si elle ne voulait pas me donner l'occasion de lui répondre. Peut-être préférait-elle profiter du suspense ? Rester dans l'incertitude de ma décision ? Je la soupçonnais d'être assez intelligente et tordue, ou plutôt raffinée, pour nourrir ce genre de pensée. Quant à moi, cette attente me remplissait de désir et mon choix était clair : l'aventure me tendait les bras. Et pour le succès, j'étais prêt à tout : surtout à baiser ma chef.

Je nous imaginais déjà dans les positions érotiques les plus stimulantes : une longue fellation, une levrette d'enfer peut-être suivie d'une bonne sodomie. Prendre son beau cul me faisait bander rien que d'y penser. Son caractère, tout à coup, me paraissait bien moins repoussant.

Le jour J arriva. Je garai ma Toyota le long du trottoir. En fond musical résonnait un groupe arabe d'électro-pop aux mélodies sensuelles. J'étais à la fois troublé, mais aussi intimidé, j'avancais dans l'inconnu : je ne savais pas comment Sonia se comporterait. Les mains froides, léger stress. À l'époque, j'avais à peine 27 ans.

J'ouvris le portail qui donnait sur un jardin banal d'une maison ordinaire. Les fenêtres laissaient échapper une lumière orangée.

Sonia m'ouvrit, elle avait revêtu un pantalon noir en stretch qui mettait en valeur la rondeur de ses cuisses et de ses fesses et un cœur croisé au décolleté appréciable qui me permettait de reluquer de belles mamelles blanches. Ma chef s'effaça légèrement pour me laisser entrer m'obligeant à me frotter contre elle à mon passage. Une lueur carnassière brillait dans ses yeux : il était clair qu'elle triomphait et jubilait.

Dans le salon, sur une table basse, trônait une bouteille de whisky. Elle ne m'avait pas attendu pour commencer : peut-être un signe de nervosité. Elle m'invita à m'asseoir sur un canapé en cuir pendant

qu'elle prenait place sur un fauteuil confortable. Elle se pencha pour me servir histoire de me faire découvrir un joli panorama. Je vis brièvement ses tétons. Mes mains n'étaient plus froides, je sentais seulement mon sang bouillonner et des images montaient dans ma tête stimulant un début d'érection. Comme si elle devinait mon état psychologique, elle sourit légèrement en me tendant un verre. Bizarrement, je focalisais mon attention sur ses ballerines noires puis sur la série de 4 boutons qui fermaient son pantalon. C'était inhabituel, je ne me voyais pas échanger des banalités alors que le deal était clair. Elle-même devait se demander par où commencer.

— Et si on commençait ? dit-elle

— À vos ordres.

Elle se leva et se dirigea vers moi. Elle me détaillait voulant visiblement savourer le fait de m'avoir sous contrôle. Quant à moi, j'observais les signes de son âge : la peau de ses mains légèrement flétries, son embonpoint (je ne savais même pas si elle avait eu des enfants), les ridules au niveau des yeux et des lèvres. Malgré tout, un charme puissamment sensuel se dégageait d'elle. Elle assit tranquillement son postérieur mou sur mes cuisses. Je voyais ses seins et ses lèvres toutes proches de moi. Bien qu'elle ne fut pas belle, elle me faisait bander. Elle se mit à déboutonner ma chemise blanche au col amidonné. Je voulus caresser ses seins, mais elle me l'interdit. Apparemment, je ne serais pas libre de laisser libre cours à mes envies.

Ses cheveux glissèrent sur mon visage puis mon torse, ses lèvres chaudes embrassèrent mes pectoraux puis mon ventre. Je frissonnai de plaisir. Sonia savait y faire. Elle retira son haut qui résista quand le tissu dut passer au-dessus de ses seins qui tressautèrent. Ils étaient encore plus gros que je ne l'imaginais. Pas des pastèques, mais assurément des gros melons presque repoussants, paradoxalement attirants. Elle portait une chaîne en or qui entourait ses hanches. Un détail que je trouvais diablement excitant et qui devait me marquer. Un soutien-gorge noir à balconnets et armature renforcée pas très sexy, mais sûrement indispensable pour elle. Mon pénis grandissait. Et je sentais la chaleur de son entre-cuisse juste au-dessus. Mes reins se soulevèrent un peu. Je tentais une nouvelle fois de la caresser et de

l'embrasser, mais elle me repoussa sans ménagement. Elle défit la ceinture de mon pantalon en tissu noir et glissa avidement sa main. Je gémis quand elle empoigna fermement mon pénis. Elle me branla. Puis elle défit son pantalon. Je contemplais des jambes grasses avec un peu de cellulite. Mais ses hanches ceintes d'un tanga échancré avaient l'air d'une douceur délectable. En même temps que je soulevais les fesses, elle retroussa mon pantalon qui tomba sur mes chaussures vernies noires. Elle me prit en bouche comme si j'étais une friandise. Se faire un jeune comme moi à son âge, ce devait être un mets royal qu'il fallait apprécier à sa juste valeur. En tous cas elle ne se privait pas de déguster mon pénis tout dur. Et si elle avait continué au même rythme, elle aurait savouré de la chantilly. Mais elle s'arrêta alors que j'étais au bord la jouissance. Elle me fit s'allonger sur le sofa et maladroitement enleva son tanga.

« Arrête de me fixer comme ça. »

Je détournai les yeux pour ne pas la gêner, mais en fait plus que certains défauts physiques, je m'attardais surtout ce qui me réjouissait : son beau cul, ses seins volumineux qui pendaient, la chaîne qui entourait ses hanches, ses cheveux qui s'étaient sur ses épaules. Elle vint doucement au-dessus de moi, en embrassant mes cuisses, en léchant mes couilles. Me prit en bouche puis s'accroupit juste au-dessus de mon pénis. Et là, elle commença à branler son clitoris avec mon gland. C'était un plaisir de prince. Elle tenait si fermement mon pénis que je ne pouvais éjaculer. La douleur se disputait au plaisir. Je râlais. Elle gémissait de plaisir et caressait ses seins en même temps qu'elle se frottait son pénis de plus en plus rapidement sur tout le pourtour des lèvres de sa chatte mouillée. Je n'entrais jamais vraiment, mais c'était exquis. Les femmes d'un certain âge ont parfois du savoir-faire.

Puis elle mit ses genoux de par et d'autres de mon visage m'ordonnant de la lécher ce que je fis sans me faire prier. Je redoutais un peu le goût de sa cyprine, mais il était délicieux. Je la baisais avec une envie qui grandissait en même temps que son plaisir. Elle grognait tout en me suçant avec application, mais en faisant attention à ce que je n'atteigne pas la limite. La chaleur envahissait tout mon corps, et ne localisait plus dans mon seul pénis. Ma chef

s'avérait être un merveilleux coup. Je pris à pleine main ses hanches et ses fesses ce qu'elle ne m'interdit pas. Je distinguais sa peau d'orange, mais aussi savourais le satin de sa peau. Puis me présentant toujours son dos, elle se mit au-dessus de mon pénis tout droit et se l'enfila d'un coup. Elle était chaude comme un hammam ma chef et elle me baisait divinement. Je n'étais qu'un sex toy entre ses mains et j'adorais ça. Elle ondoya, roula de ses hanches et l'extase s'empara de nous, inexorablement et violemment, nous arrachant des hurlements.

Coupure

Je n'ai pas baisé Chantal. J'aurais pu. Peut-être plus tard. Depuis la mort de mon père, c'est comme si un vide effroyable mangeait mon âme, déséquilibrait mon esprit, dérangeait mon comportement habituel. Dans le métro, je m'assieds. À côté de moi, une jeune fille manipule son I-phone, et puis, à bien y réfléchir, en observant, peut-être la moitié des personnes consulte leur smartphone dernière génération, ou s'isole en écoutant de la musique sur son I-Pod. Bravo Steve Jobs. Le sauveur de l'humanité avec Bill Gates.

Sur mon propre téléphone brille la petite lumière verte, quelqu'un pense à moi. Ça fait plaisir, n'est-ce pas ? Il faut que j'en finisse.

Au moins une fois.

Une fois rentré à la maison, il serait normal que j'aille sur Facebook, que je me connecte sur Meetic, que je surveille les statistiques de mon blog, envie d'interaction, car qui dit interaction dit : « j'existe. ». Au fond qu'est-ce que je cherche dans cette frénésie de communication ? Pourquoi veux-je être spirituel, brillant ? Sinon pour qu'on vienne vers moi ? Qu'on me dise combien je suis intelligent, charmant, important en un mot.

Narcisse ne se reflète plus dans le miroir de l'eau, mais dans l'écran de son téléphone portable, ou de sa boîte mail ou des coups de cœur qu'il va attraper sur les sites de rencontre.

Il faut que j'en finisse. Just for one day.

Arrivé à la maison, je débranche le téléphone fixe, éteins le téléphone portable, je déconnecte mon wi-fi. Personne ne peut m'atteindre. Enfin, je suis seul. Je vais m'aimer. Je vais profiter de mon esprit rien que pour moi. Rut de l'esprit, bonheur d'être